

Un écrivain du Laonnois : Arsène Houssaye

Légendes et réalité

S'intéresser à la vie d'Arsène Houssaye est comme se plonger dans un roman, tant il a eu une vie agitée et remplie. Que ce soit l'homme ou l'écrivain, il ne peut laisser indifférent. Né à Bruyères en 1814 et mort à Paris en 1896, il connut cinq régimes politiques marqués par des bouleversements notables : la Restauration, la Monarchie de Juillet, la Deuxième République, le Second Empire et la Troisième République. Installé à Paris, il se lia très vite avec des auteurs célèbres ou qui le deviendront : Victor Hugo, Honoré de Balzac, Alexandre Dumas père, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, par exemple. Ecrivain prolifique, bel homme, intelligent, cultivé, il réussit aussi bien en affaires qu'en amour. Il mena grand train grâce à sa fortune. Cependant, il surmonta avec courage et dignité quelques moments terribles, comme en vit tout être humain : mort de deux de ses enfants, de ses deux épouses, noyade accidentelle d'une sœur bien-aimée.

La lecture de ses *Confessions*¹ permet de mieux connaître cet homme singulier. Mais la sincérité totale est rare dans ce genre d'ouvrage. Il est donc utile de profiter des témoignages des contemporains ou des études faites à partir de documents personnels prêtés par l'auteur, ce qui est le cas de celle d'Ernest Lemaître². Comme pour tout homme public et important, il court sur Arsène Houssaye des légendes dont il est d'ailleurs parfois à l'origine. Nous examinerons tout d'abord ce qui relève de l'erreur ou de la fantaisie, puis nous montrerons ce que fut réellement l'homme et l'artiste et enfin nous terminerons en évoquant le lien indéfectible qui l'attacha au Laonnois.

Les légendes

Bien des fables entourent la naissance d'Arsène Houssaye. On le fait souvent naître en 1815 alors qu'il a vu le jour en 1814. Le registre de l'état-civil est clair : « L'an 1814, le 28 mars à 9 heures du matin, acte de naissance de François Arsenne (sic) Housset né ce jour 28 mars à 7 heures du matin, fils de Jean François Housset, meunier, demeurant à Bruyères et de Marie Elisabeth Sophie Mailfert, son épouse ».

1. Arsène Houssaye, *Les Confessions*, Paris, E. Dentu, t. I et II : 1885, t. III à IV : 1891.

2. Ernest Lemaître, *Arsène Houssaye notes et souvenirs*, Reims, F. Michaud, 1897. Lemaître est un avocat laonnois dont le père, président de la Société académique de Laon, racheta à Houssaye, le 15 octobre 1847, le château de La Folie-en-Breuil. Le fils resta toujours en relation amicale avec l'écrivain.

L'accouchement de la mère a donné lieu également, à maints récits farfelus. Le fils est sans aucun doute à l'origine des différentes versions dont on relève la trace dans des biographies ou dans l'œuvre même de l'auteur³. Eugène de Mirecourt⁴ déclare ainsi en 1855 : «A l'époque de la seconde invasion des troupes alliées, un régiment russe cantonnait à Bruyères. D'aimables officiers d'Alexandre, faillirent tuer Arsène à l'âge de cinq mois, en condamnant sa mère qui le nourrissait à une valse forcée de plus de deux heures. Elle dut danser quand même avec ses sœurs et ses cousines, pendant que son mari retenu sur une estrade improvisée par deux robustes cosaques armés du knout, se voyait contraint de jouer du violon». Mais le même dans une troisième édition, en 1870, modifie l'histoire : cette fois-ci, l'évènement a lieu avant la naissance, alors que la mère est enceinte. Dans *Voyage à ma fenêtre*⁵, publié en 1851, et dont de Mirecourt dit s'inspirer, Arsène Houssaye, quant à lui, écrit : «Pendant la première invasion, une compagnie de Cosaques força mon père, sabre sur la gorge, de jouer des valses durant douze heures sans désesperer. Ce qu'il y avait de moins encourageant pour lui, c'est que les Cosaques valsaiient avec ma mère et quelques dames du pays».

Que conclure de cette confrontation ? Tout d'abord, le biographe ne semble guère soucieux de vérifier ses informations ! Ensuite, Arsène Houssaye évoque « la première invasion », (1814), Mirecourt, « la seconde », (1815), ce qui pourrait expliquer l'erreur commise par certains, sur la date de naissance de l'auteur. En tout cas, indéniablement, Houssaye dramatise son récit et ne craint pas les exagérations. Celles de 1851 ne sont qu'un début. Si l'on se reporte ensuite aux *Confessions*⁶, on constate, du tome I au tome IV, de nouvelles transformations, avec progression dans le suspense et dans la longueur du récit. La mère est devenue l'héroïne. Courageusement, elle est seule à sa porte car tout le monde s'est enfui. C'est un tourbillon de cosaques qui s'abat sur le village. La malheureuse est blessée d'un coup de lance et accouche prématurément dans les vignes. Puis, nouvelle modification : la jeune femme est poursuivie dans les vignes car on la soupçonne en tant que fille du maire de savoir « où sont les trésors de la ville ». Un officier russe, pris de pitié, fait transporter la blessée à Bruyères où elle accouche et le nouveau-né porte la marque de la lance ! C'est dans le tome IV qu'est construite, enfin, l'histoire définitive, ô combien romanesque et exaltante. Houssaye l'a racontée en public, lors d'une invitation :

«En 1814, à la première invasion, un tourbillon de Cosaques s'abattit sur la petite ville de Bruyères, dont mon aïeul était maire. En ce tems (sic)-là Bruyères était encore dans sa ceinture de hautes murailles toutes bai-

3. Bernard Toupet, dans *Histoire de Bruyères et des Bruyérois*, Laon, CDDP, 1982, p. 47, signale qu'A. Houssaye a proposé des variantes fantaisistes de sa naissance.

4. Eugène de Mirecourt, *Arsène Houssaye*, Paris, Gustave Havard, 2^e éd. 1855, p. 6, et 3^e éd. 1870, p. 6.

5. A. Houssaye, *Voyage à ma fenêtre*, Paris, Plon frères, 1851.

6. A. Houssaye, *Les Confessions*, t. I, p. 46, 70 et 74-76, t. IV, p. 74-76.

gnées d'eau, avec poterne et pont-levis, une vraie ville du moyen âge, toute disposée à une défense sérieuse. Mon grand-père qui avait été commissaire extraordinaire du Directoire, après avoir été soldat de Louis XVI, fit fermer les portes et voulut résister; toute la jeunesse était aux armées, la résistance ne fut qu'un jeu, mais un jeu sanglant qui faillit lui coûter la vie. Quand l'ennemi pénétra dans les murs, tout le monde s'enfuit à travers les vignes toutes voisines; ma mère demeura vaillamment à la porte de la ville où voulaient encore se défendre le maire et les plus braves. Comme elle avait à la main la clé de la maison, les Russes s'imaginèrent que c'était la clé de l'hôtel de ville; un Cosaque voulut parlementer la lance en avant, elle lui parla fièrement et le brava avec sa clé et son regard. Le Cosaque ne voulant pas parlementer davantage, lui donna un coup de lance qui la renversa baignée dans son sang. Le coup était à peine porté, qu'un officier russe se précipita pour la secourir. Ce ne fut pas toutefois avant d'avoir tué le Cosaque à bout portant d'un coup de pistolet. Ma mère était évanouie, on improvisa une civière et on la reconduisit chez sa mère où elle accoucha en arrivant, quoique je n'eusse pas encore frappé les trois coups. Le médecin n'espérait pas la sauver: il déclara, en me jetant sur un canapé, que moi-même je ne ferais pas long feu, la lance m'ayant touché. Ma mère en revint. Je n'ai pas besoin de dire que j'en suis revenu aussi».

Arsène Houssaye propose un récit habilement construit, amplement développé, avec des effets, où l'on sent que la fiction arrange la réalité quand on a à l'esprit toutes les variantes évoquées précédemment. Mais où l'histoire est-elle contée ? A Saint-Cloud. A qui est-elle destinée ? A Napoléon III. A quelle occasion ? Lors d'un déjeuner en 1852 avec l'empereur, le roi Jérôme, le prince Murat, entre autres invités. Pourquoi cette histoire ? Reprenons le passage en question :

«Napoléon III, par une coquetterie soldatesque, portait pompeusement la médaille de Sainte-Hélène.

- Que regardez-vous là ? me demanda-t-il tout à coup.
- Sire, je pense que cette médaille de Sainte-Hélène ferait presque aussi bien à ma boutonnière qu'à la vôtre.
- Pourquoi ?
- Parce que j'ai été blessé au service de Napoléon 1^{er}.»

Que fait l'empereur après avoir entendu l'histoire ? Il offre la médaille à son invité !

On voit donc qu'Arsène Houssaye a fortement arrangé les évènements pour en tirer profit. D'ailleurs, il est improbable, d'un point de vue médical, que les choses se soient passées ainsi. Un coup de lance porté à la mère et ayant atteint la tête du bébé aurait entraîné une hémorragie fatale pour les deux, surtout à cette époque.

Tout aussi peu sérieux est le titre dont se prévalait l'auteur : comte de Valbon-Monbérault dont le blason porte «de gueules, à deux fasces d'or, avec trois

têtes de dragon d'argent languées d'or, rangées et posées entre les deux fasces». Il semble que déjà son grand-père paternel avait eu des velléités nobiliaires dont s'amusait d'ailleurs Arsène adolescent : « Il était entiché de sa parcheminerie, prenant ses moulins pour des ancêtres ». Pourtant, la même marotte le saisit plus tard. Il prétendait descendre de Claude François Housset (orthographié indifféremment, Housset ou Houssaye), intendant des finances sous Louis XIV, époux de Marie d'Aguesseau et nommé par lettres patentes marquis de Trychâteau. Or, d'après Lemaître, contrairement à ce que soutiennent Arsène Houssaye et certains critiques, d'Hozier, auteur de *l'Armorial général ou Registres de la noblesse de France*, n'a consacré aucun article à Housset ou Houssaye pas plus qu'aux comtes de Valbon-Montbérault. Le vicomte de Hennezel d'Ormois⁷, dans le chapitre qu'il consacre à Henry Houssaye, fils d'Arsène, est catégorique : « Parmi les nombreuses originalités d'Arsène Houssaye, on peut compter des prétentions nobiliaires fantaisistes. Il s'était constitué toute une généalogie chevaleresque ».

D'ailleurs, Houssaye était-il dupe ? Lemaître mentionne une lettre où l'auteur se montre assez évasif sur son ascendance. De plus, n'écrit-il pas dans ses *Confessions* : « Quand on n'est ni un Montmorency, ni un Turenne ni un Condé, ce n'est pas la peine de retourner le valet de pique. Il n'y a que les grands noms qui soient dignes des Croisades et de l'esprit humain »⁸. Mais la vanité l'emporta et il adopta définitivement la deuxième orthographe : « Housset, alias Houssaye, de par d'Hozier, parce que les aïeux ne savaient pas bien l'orthographe de leur nom. J'ai retrouvé jusqu'à six variantes. Je suis né Housset, mais j'ai signé Houssaye, parce qu'on a le droit de prendre son nom où on le trouve, quand c'est le sien »⁹. Sa manie de la particule l'amena à rebaptiser sa secrétaire et maîtresse, de Anne-Ernestine Durand en Diane de Foucault. C'était évidemment plus chic. Ce fut avec elle qu'il fit construire le château de Valbon et qu'il eut une fille : Geneviève.

C'était de toute façon un comportement fréquent à l'époque. Arsène Houssaye le rappelle, en évoquant Persigny, fidèle de Napoléon III depuis 1835 et homme politique important : « On l'accusa de n'avoir plus [...] pensé qu'à être appelé M. le duc. Mais quoiqu'il fût piqué par la mouche d'or du blason, c'est sa femme qui le mit en campagne pour devenir duchesse. Il avait, d'ailleurs, pour cousin, un de nos amis de la bohème, le baron de Stadler qui voulait que tous les amis de l'Empire, homme politique, soldat, homme de lettres et artiste, fussent au moins baron »¹⁰. Mais incité par son entourage, stimulé par ses succès et sa position, il a été séduit par le prestige du titre. Son fils Henry a persévétré dans cette voie, la nombreuse parentèle paysanne de Bruyères ne lui plaisant guère¹¹.

7. Vicomte de Hennezel d'Ormois, *Les bibliophiles du Laonnois*, Paris, 1914, p. 145.

8. A. Houssaye, *Les Confessions*, t. I, p. 63.

9. *Ibid.*, t. I, p. 63.

10. *Ibid.*, t. V, p. 235.

11. Hennezel d'Ormois, *op.cit.*, p. 145 : « Je ne sais le prix qu'Henry Houssaye attachait à ces prétentions. On constate seulement que sur son billet mortuaire, sa femme est qualifiée : comtesse Henry Houssaye et qu'à part sa fille Mme Bertrand de Guiraye et sa petite-fille, aucune de ses parentes laonnoises, cependant assez proches, n'y figurent ».

Autre soif de renommée d'Arsène Houssaye: il disait que son grand-père maternel était un cousin de Condorcet. Mais il n'a pas insisté outre mesure sur ce lignage. Etant donné certaines invraisemblances émises au sujet de cet aïeul, on peut rester sceptique.

Certains contemporains s'amusèrent de cette manie nobiliaire. L'auteur¹² d'un article satirique du *Trombinoscope* de septembre 1873 déclare : « Ses parents étaient agriculteurs ; mais d'Hozier qui trouverait des nobles ancêtres même à un orang-outang, a découvert que la famille d'Arsène Houssaye remontait aux comtes de Valbon-Montbérault [...]. Nous n'y voyons aucun inconvenient, bien que d'après les œuvres d'Arsène Houssaye, nous nous faisions une toute autre idée de son blason, que nous aimions à nous représenter ainsi : plume d'oie à barbes parfumées, sur un champ de pommade à la rose, semé de pots de cold-cream ». En tout cas, l'acte de décès mentionne qu'Arsène Houssaye est officier de la Légion d'honneur, président honoraire de la Société des gens de lettres, ancien directeur de la Comédie-Française, ancien inspecteur général des Beaux-Arts, mais ne signale aucun titre de noblesse.

Autre légende de la seule responsabilité d'Arsène Houssaye : les dames de France et le château de la Bove. Il prétend que son grand-père maternel a travaillé pour les filles de Louis XV, Victoire et Sophie, au château de la Bove et qu'à ce titre, elles lui avaient légué sa bibliothèque. Une autre fois ce n'est que l'édition du Molière de La Grange, ce qui est déjà beaucoup. Il prétend aussi que les dames de France demeurèrent plusieurs années au château et firent de son aïeul un intime, invité très souvent au désespoir jaloux de la grand-mère et au grand dam de la noblesse, quant à elle jamais invitée. D'ailleurs, pour parler de son ancêtre il utilise souvent la périphrase pompeuse : « l'ami des filles de Louis XV ». Il avance également que sa grand-tante Rose Mailfert, fut un temps élevée au château par la duchesse de Narbonne et les dames de France.

Voilà notre écrivain pris, une fois de plus, en flagrant délit d'imagination débordante. On sait que les dames de France n'ont jamais habité le château de la Bove. Elles n'y ont fait qu'un seul et bref passage en 1784, voire trois mais pas plus¹³. Mais ne dit-il pas aussi que son père, fort bon joueur de violon, possédait un Stradivarius ! Les écrivains ont plus que quiconque, la facilité d'inventer des histoires. Voyons dans ces fables la marque du romanesque ou bien la marque d'une grande admiration pour un père et un grand-père tant aimés et dont les talents sont tels qu'il leur faut une sphère d'activité supérieure à la banale réalité. En revanche, il n'est pas responsable de deux autres erreurs commises sur son arrivée à Paris et sur son engagement politique.

On dit qu'il est parti à Paris, tout jeune pour s'y installer définitivement, en suivant une troupe de comédiens venus jouer à Bruyères, après avoir été touché

12. E. Lemaître, *op.cit.*, p. 1.

13. Guy Marival, «La construction du Chemin des Dames», conférence du 3 mars 2006 à la Société historique de Haute-Picardie résumée dans *Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne. Mémoires*, t. LII, p. 325-326.

par les charmes de la jeune ingénue. Théodore de Banville est à l'origine de cette histoire (peut-être le poète a-t-il confondu Houssaye et Champfleury, Laonnois venu à Paris dans ces circonstances). Lors de son deuxième voyage à Paris, Arsène Houssaye a en effet rencontré des comédiens à Soissons mais il les a quittés à Villers-Cotterêts. De toute façon, il a effectué plusieurs déplacements avant de résider définitivement dans la capitale. Ce sont des épisodes hauts en couleur qui montrent que le jeune homme a donné du fil à retordre à ses parents. Il est venu à Paris en 1830, grâce au mari de sa grand-tante Rose, Fründt, peintre de la duchesse de Berry. Son grand-oncle avait sollicité une invitation pour eux deux au grand bal du duc d'Orléans, bal donné au Palais-Royal. Le jeune homme en est revenu ébloui et comme il ne rêve que de poésie, alors que son père veut en faire un notaire, il songe continuellement à retourner à Paris pour y faire connaître ses talents. Il part donc clandestinement en avril 1832, en toute inconscience puisque le choléra fait des ravages dans la capitale. Il se lie d'amitié avec Paul Van-Del-Hell, aussi pauvre que lui mais joyeux luron. Ils se mettent à écrire des chansons de rue, à la manière de Béranger pour survivre. Il en reste des traces. Voici le refrain¹⁴ de la première chanson intitulée *Les Courtisans* :

« Ils sont fidèles sur un point
Les gens qui vivent de louange
Car ces messieurs ne changent point
Lorsque le gouvernement change ».

Arsène Houssaye écrit aussi quelques articles. Mais comme, déjà, il dépense plus qu'il ne gagne, qu'il faut composer beaucoup de chansons pour en vivre, ce qui nuit aux distractions diverses qu'offre la capitale et qu'il ne manque pas d'audace, il emprunte 1 000 francs au notaire de Bruyères, sur la foi de son nom et de la renommée familiale, pour acheter, dit-il, des plumes, de l'encre et du papier. Le notaire venu discrètement à Paris voir sa maîtresse, lui apporte la somme, destinée essentiellement, en fait, à entretenir une certaine Nini-yeux-noirs, dont le jeune homme s'est épris. Emporté par la fougue de la jeunesse et entraîné par des amis, Arsène Houssaye participe, on verra dans quelles circonstances, à l'insurrection de juin 1832 et est sauvé de la prison par un ami de son père qui le renvoie à Bruyères. Admonesté par sa famille, pour ses dettes et ses frasques, il se remet à l'étude et travaille chez des notaires.

Placé chez le notaire de Coevres, il s'intéresse surtout à l'épouse de son patron, femme ravissante, aux trois belles-sœurs également ravissantes et à d'autres jeunes personnes avec lesquelles il danse et joue la comédie. A la suite d'une histoire avec un mari jaloux qui a failli l'assommer avec un chandelier, il est rendu à son père qui le confie au notaire d'Ambleny, homme sérieux et irréprochable, de chez qui il s'enfuit les week-ends, pour aller s'amuser à Soissons, puis

14. Charles Westercamp, (avocat, secrétaire général de la Société académique, directeur des *Tablettes de l'Aisne*), « Arsène Houssaye », conférence du 15 décembre 1923, Laon, 1924, p. 10

au notaire de Bruyères, maître Jamin. C'est le bonheur pour le jeune homme. Maître Jamin adore les femmes et les fêtes. Ils sortent tous les deux tous les soirs. Son père se résigne alors à le laisser repartir pour Paris. Il lui confie un petit pécule, lui demande de reprendre ses études, mais il ne se fait guère d'illusions.

Le jeune homme s'inscrit en droit, fréquente les cours du Collège de France et vit pauvrement. Il a retrouvé des amis et, au Salon de 1833, rencontre Théophile Gautier, grâce à Cotant, ami bruyérois, décorateur à l'Opéra. Gautier lui présente Gérard de Nerval. Arsène Houssaye abandonne définitivement le droit, se réconcilie avec son père qui lui envoie un peu d'argent. Gérard de Nerval vient de recueillir un petit héritage. Finalement la petite troupe s'installe dans une rue étroite allant du Louvre au Carrousel, rue du Doyenné et les jeunes gens mènent une joyeuse vie de bohème. Qu'on en juge : Gautier avait fait rendre un décret adopté à l'unanimité : aucune femme maigre n'était admise !

Certains insistent sur l'engagement politique d'Arsène Houssaye. Il faut être très prudent et beaucoup nuancer. Jeune homme il a certes participé à l'insurrection républicaine des 5 et 6 juin 1832 (les obsèques du général Lamarque, mort du choléra, député des Landes et considéré comme un des chefs de l'opposition, donnèrent lieu à des débordements qui s'achevèrent rue du Cloître Saint-Merri). Mais Houssaye raconte qu'il a suivi la foule des émeutiers, en compagnie de Van-Del-Hell et d'étudiants rencontrés, pour s'amuser et provoquer le bourgeois. Passablement éméchés, et abandonnés des autres au moment crucial, tous les deux se sont retrouvés encerclés par l'armée et arrêtés sans savoir pourquoi. Finalement, ils ne doivent leur salut qu'à Jennesson, un ami du père d'Arsène, qui possède une maison à Bruyères et les tire de ce mauvais pas.

Il est vrai qu'en 1848, il s'est senti des goûts républicains. Grâce à Godfroy de Cavaignac, qu'il a connu au cloître Saint-Merri, il a écrit quelques articles dans le *National*, considéré comme le journal de l'opposition. «Cavaignac, dit-il¹⁵, ne doutait pas de mes sentiments républicains ; mais j'en doutais moi-même, parce que je n'avais de passion que pour la république des lettres. L'autre me semblait une terre promise où on n'aborde jamais. Je voulais aborder». En 1848, donc, il est appelé à présider le banquet des étudiants de l'Aisne. Il prononce un discours enflammé et très libéral. On l'incite à aller plus loin et à se présenter à la députation. Il pose sa candidature dans le département de l'Aisne et adresse le 24 mars une circulaire électorale vibrante. En voici un très court extrait¹⁶ : «Concitoyens ! La République française est née parmi vous. Au moyen-âge, la première commune affranchie, c'est Laon ; dans la Révolution de 1789, préface éloquente de la nôtre, trois des plus grands et des plus illustres citoyens, Condorcet, Camille Desmoulins, Saint-Just, ont représenté le génie de notre pays». Mais le 21 avril, dans le *Journal de l'Aisne*, il fait machine arrière et appelle les électeurs à reporter ses voix sur Henri Martin qui, d'ailleurs ne sera pas élu. Il n'est pas encore connu et c'est Odilon Barrot qui l'emporte. Arsène Houssaye expli-

15. A. Houssaye, *Les Confessions*, t. I, p. 213.

16. C. Westercamp, *op.cit.*, p. 30.

quera ce revirement en disant qu'il ne pensait pas être en compagnie de tant de candidats aussi illustres. Il a été aussi l'objet, dit-il, de critiques (notamment, on l'accuse d'avoir eu des sympathies pour des ministres de Louis-Philippe) et argument suprême : sa littérature n'a eu aucun succès dans le canton !

A-t-il senti qu'il était allé trop loin ? Son père l'a-t-il mis en garde ? La révolution de 1848 l'a pratiquement ruiné. Il a dû amener sa femme et son jeune fils Henry, né le 24 février, chez ses parents à Bruyères, vendre quelques biens, et déménager pour se loger quelques étages au-dessus, où le loyer est moins cher (ce qui ne l'empêche pas, dit-il, de continuer à boire son thé dans des tasses de porcelaine de Sèvres!). Dans le volume des *Confessions*, recouvrant cette période, chose curieuse, il n'évoque absolument pas cette aventure politique. On sait qu'en fait, ses sympathies allèrent à Louis-Napoléon Bonaparte, dont il fut un familier, et qui devint Napoléon III. Les façons de vivre d'Arsène Houssaye, ses revenus, le placèrent toujours du côté des puissants. Il a des mots très durs sur les communards qu'il qualifie de « coquins, scélérats, avinés » et dont il ne comprend pas les motivations.

A plusieurs reprises, il avance que la politique ne l'intéresse pas. Il ne croit pas à son efficacité. Il estime que seuls, la Fatalité et Dieu nous commandent¹⁷ : « Nous avons beau faire, nous obéissons à notre destinée comme les comédiens jouent un drame ; l'auteur est dans la coulisse, mais c'est lui qui dicte les mots. Il n'y a que les petits esprits qui s'imaginent faire de grandes choses ». Il souligne une exception : celle du début du Second Empire qu'il considère comme une période heureuse pour la France. N'oublions pas que jamais il ne cessa d'admirer Napoléon III et qu'il rejeta toutes les fautes commises sur l'impératrice dont il jugeait les capacités politiques déplorables.

En tout cas, si Houssaye n'a pas eu d'engagement politique, il a eu l'engagement patriotique. Pendant le siège de Paris, en 1870, il a rejoint le 69^e bataillon de marche et il a hébergé chez lui, douze soldats, quatre officiers, qu'il a abondamment nourris, ainsi que de nombreux amis, victimes de la faim. Il allait faire ses achats de viande dans une boucherie se ravitaillant au jardin des Plantes où on abattait au fur et à mesure les animaux du zoo. Ses moyens le lui permettaient et il ne recula pas devant les prix pourtant très élevés.

S'il se désintéresse de la politique, en revanche, il revendique haut et fort le titre d'homme de lettres car il est persuadé que les auteurs éclairent les hommes par leur intelligence et leur génie et que seule cette action-là est méritoire. On reconnaît bien l'influence qu'exerça sur lui le XVIII^e siècle.

L'homme et l'écrivain

Voilà comment le décrit Champfleury¹⁸ : « Le front est haut et puissant. Les yeux bleus sont pleins de douceur, a demi voilés par le rêve qu'on sent persistant.

17. A. Houssaye, *Les Confessions*, t. IV, p. 407.

18. C. Westercamp, *op.cit.*, p. 25.

Les traits sont réguliers, la bouche tendre mais ironique et la toison de la barbe blonde, de laquelle sort une voix chantante et quelque peu traînante, la toison de la barbe blonde, légère ainsi qu'une buée qui envelopperait le visage, semble briller d'une clarté d'or pâle comme si quelque rayon de lumière la caressait en passant».

Tous s'accordent à dire que c'est un bel homme, bienveillant, et un agréable conteur. Il est spirituel, gai, et a une excellente mémoire. Edmond About¹⁹ a dit de lui : «Il y a en lui dix hommes pour le moins, et sur le nombre, il n'en est pas un dont on ne désire être l'ami.» Et en effet, il eut beaucoup de relations. D'abord parce qu'il était généreux et secourable. On le voit par exemple, sauver son ami Esquiros, arrêté en 1848 et condamné à mort, en allant courageusement parlementer avec l'accusateur public du tribunal militaire. On le voit aussi interrompre sa séance de travail à la Comédie-Française pour se précipiter auprès de Gérard de Nerval dont on vient de lui annoncer la pendaison. Il se préoccupe de lui, de ses funérailles et intercède auprès de l'archevêque de Paris pour qu'il puisse être enterré chrétientement.

Il a de nombreuses connaissances parmi les artistes et notamment les écrivains. S'il est très proche de Gautier, ami de longue date, il est aussi l'ami intime de Musset qu'il admire particulièrement et qui a comme lui le goût de la fête et des femmes. D'ailleurs son souhait, exaucé, sera d'être enterré non loin de lui. Il fréquente aussi Victor Hugo qui encourage ses débuts de poète, y compris après le retour d'exil du grand homme, alors que leurs opinions politiques divergent quelque peu, et il regrettera beaucoup de ne pouvoir assister à ses obsèques, retenu chez lui par une mauvaise bronchite, d'autant plus qu'en tant que président de la Société des gens de lettres, il devait prononcer le discours funèbre. Cependant, il déteste Mérimée, même s'il lui reconnaît des talents d'écriture. Il l'accuse d'être prétentieux, méprisant et d'avoir une mauvaise influence sur l'impératrice Eugénie. Il n'aime pas non plus Flaubert qui le lui rend bien. Les Goncourt, après sa mort, auront sur lui des mots cruels lors de la vente aux enchères de sa collection de tableaux (cependant on connaît leur réputation de langue de vipère). Il se brouille avec Baudelaire au moment où celui-ci tente en vain de faire publier les *Petits poèmes en prose* (recueil publié ensuite sous le titre *Le spleen de Paris*). Mais le poète n'est pas facile et a à ce moment-là de sérieux ennuis d'argent, qui n'arrangent pas les choses.

Dans l'ensemble, il connaît et fréquente les plus grands écrivains et artistes. On l'apprécie et sa compagnie est recherchée et ce, dans tous les milieux, parce qu'il sait tisser des liens nombreux et s'est créé tout un réseau de relations parmi les grands. Familiar de Napoléon III et de ses intimes, il côtoie aussi bien Thiers que Gambetta, que Jules Grévy ou Achille Fould pour citer pêle-mêle et dans le désordre, quelques exemples. Mondain célèbre, amphitryon renommé, son carnet d'adresses est considérable. Il raconte qu'en 1875, il est reçu à l'Opéra dans la loge de la reine d'Espagne, Isabelle II, et est retenu au souper qui suit le spectacle et où il compose un sonnet pour le futur roi Alphonse XII.

19. E. Lemaître, *op. cit.*, p.15.

Son audace et son aplomb sont incroyables. Lors d'un voyage en Belgique où il a été invité pour faire des conférences et où il se rend avec son fils Albert et son ami Albéric Second, après un arrêt prolongé au buffet de la gare de Bruxelles, il se précipite dans le train et rentre par erreur dans le compartiment du roi Léopold avec qui il entreprend une conversation, et qui le garde jusqu'à la fin du voyage à Anvers.

Il a été très proche de Napoléon III qu'il estimait énormément et qu'il défend envers et contre tout. Il en fait constamment l'éloge, considère qu'il était un grand chef d'état et que les premières années de son règne ont été une période florissante et heureuse pour la France. La disparition de Morny, ami proche également, dont il appréciait le dilettantisme, l'intelligence et l'esprit novateur, a été selon lui un drame pour le Second Empire. On peut penser qu'il parle comme un favori qui a profité du système, car ce fut quand même le cas. N'oublions pas la croix de Sainte-Hélène dans l'anecdote mentionnée plus haut. Il y eut aussi, par exemple, le bracelet de 10 000 francs offert à la première Mme Houssaye. Peu avant la proclamation de l'Empire, tous les théâtres français donnèrent une représentation en l'honneur de Louis-Napoléon, à son retour de Bordeaux où il avait prononcé un discours resté célèbre. Houssaye en fit autant à la Comédie-Française. Mais Rachel lui avait suggéré de composer des stances qu'il intitula *L'Empire c'est la paix*, d'après une formule utilisée dans l'allocution. Elle les déclama, à la grande satisfaction de l'intéressé qui offrit à la comédienne un bijou de valeur identique au bracelet de Mme Houssaye et le grade d'officier dans la légion d'honneur au directeur poète.

Mais on peut reconnaître à Arsène Houssaye le sens de l'indépendance et de la dignité. Il ne fut jamais un courtisan obséquieux. Ainsi, après le coup d'état, il refuse de déprogrammer *Marion Delorme*, de Victor Hugo pourtant proscri. Persigny, son ministre de tutelle le menace et prépare sa révocation. Houssaye persiste. L'empereur annonce sa venue, la pièce est un succès et finalement, Napoléon III le félicite pour son courage. Il refuse aussi de se plier à la coutume qu'il juge humiliante, qui veut qu'à la Comédie-Française, le directeur accueille l'empereur avec un flambeau pour le mener jusqu'à sa loge. Il continuera de l'attendre à l'entrée, de lui serrer la main, et de le conduire, en bavardant avec lui.

Un tel homme ne pouvait évidemment que plaire aux femmes. Arsène Houssaye eut un succès fou auprès d'elles depuis l'adolescence jusqu'à tard dans la vie. Nous connaissons les prénoms de ses amoureuses de jeunesse par ses premiers poèmes et ses confidences. Son arrivée à Paris redoubla ses succès féminins et on peut dire qu'il vola de femme en femme, de la grisette à la mondaine. Il se vante d'en avoir conquis une multitude, avec une seule loi : ne pas s'attaquer aux gens mariés, sauf si l'épouse a déjà été infidèle et s'il connaît le mari ! Et il tient à ce que la réciproque soit respectée : « Je n'ai donc pas chassé sur les terres de mes voisins, mais je n'aurais pas permis qu'on chassât sur les miennes ». Ami proche de Morny et de Musset, eux-mêmes noceurs et amateurs de jolies femmes, il courrait de fête en fête et emportait bien des coeurs.

Il se maria deux fois. Il adora sa première épouse Mlle Anne Stéphanie, dite Fanny, Bourgeois, dont la mère avait été l'élève de Prud'hon. Elle était belle,

intelligente et bonne. Ils eurent une petite fille, Edmée, morte d'une méningite à trois ans et un fils, Henry, qui deviendra historien et académicien. Ce fut pour elle qu'il acheta le château de Beaujon, mais elle mourut, le 12 décembre 1854, emportée par une pneumonie, le laissant dans la détresse la plus profonde. Il lui dédicaça *l'Histoire du 41^e fauteuil de l'Académie*²⁰ avec un petit poème qui se termine ainsi : « A vous que j'ai aimée, que j'aime et que j'aimerai ».

Mais il se consola assez vite : « J'aime beaucoup mes amis, mais je ne peux pas vivre sans la compagnie des femmes », avoue-t-il²¹. Après quelques aventures, il en eut une plus sérieuse avec la cantatrice et comédienne Marie Garcia qu'il refusa d'épouser. Elle mourut à son tour après qu'il se fut marié en 1862, avec Mlle Marie-Jeanne Nathalie Belloc, dite Jane, fille d'un riche banquier de Lima. La jeune femme était très fantasque et jalouse, mais belle, riche et très éprise. Elle mourut le 13 septembre 1864, probablement d'une maladie cardiaque peu de temps après la naissance du petit René Albert Manoël, ce qui fit écrire à un journaliste du *Figaro*²² : « Cette barbe blonde est donc une barbe bleue ». Après une période d'abattement, il reprit ses aventures sentimentales mais ne convola plus. Il prétend avoir été, plus tard, demandé en mariage par une jeune princesse orientale, tombée amoureuse de lui en lisant ses romans. Il déclina l'offre sous prétexte de la différence d'âge !

Si Arsène Houssaye aimait les femmes, il aimait aussi l'argent et les fêtes. De l'argent, il en gagna beaucoup. D'abord, en écrivant articles et livres. Par exemple, son *Histoire de la peinture flamande*, publiée en 1846, lui valut une souscription de 3 250 francs du ministère de l'Instruction publique et le grade de chevalier dans l'ordre de la légion d'honneur. Qui plus est, l'éditeur avait refusé à Houssaye les 10 000 francs qu'il lui demandait en paiement, lui proposant plutôt la moitié des bénéfices, persuadé du peu de succès du livre. Or, il atteignit un chiffre record de vente, avec réédition et même édition en langue étrangère. De plus, l'accusation de plagiat dont il fut victime et contre laquelle il dut se défendre, contribua également à son succès.

Mais surtout, Arsène Houssaye joua en Bourse. Il perdit parfois, certes, mais il gagna très souvent et très gros. Par exemple, il acheta 1 000 actions du Nord et de Saint-Germain et réalisa 500 000 francs de bénéfice. Ses relations lui permirent, surtout durant le Second Empire, de profiter d'affaires juteuses. Ce fut Morny qui le poussa à acheter, pour une bouchée de pain, deux hôtels particuliers sur la montagne de Beaujon : « une affaire d'or », écrit Houssaye. Ce même Morny qui, après la réussite du coup d'Etat, écrit cyniquement à son amie Fanny Le Hon²³ : « Vous avez misé sur le bon cheval. Nous allons connaître vous et moi une prospérité dont vous ne soupçonnez pas l'ampleur ». Ce climat affairiste qui vit grandir la fortune des uns et la misère des autres est le thème de la fresque des Rougon-Macquart d'Emile Zola.

20. A. Houssaye, *Histoire du 41^e fauteuil de l'Académie Française*, Paris, 1855.

21. A. Houssaye, *Les Confessions*, t. III, p. 385.

22. *Ibid.*, t IV, p. 62.

23. Louis Girard, *Napoléon III*, Paris, Fayard, 1986, p.175.

Les spéculations allant bon train, Houssaye, bien renseigné et bien conseillé réalisa de belles opérations. Il acquit des terrains, à 50 francs le mètre carré, toujours sur la colline de Beaujon, avant les grands travaux du baron Haussmann. Il y fit construire des châteaux, qu'il loua une fortune (12 000 francs le loyer). Il en avait proposé un gratuitement à Gautier, alors tombé dans la misère et qui refusa car il trouvait Beaujon trop loin, puis revendit le tout de façon profitable : de 500 à 1 000 francs le mètre, rien que pour les terrains.

Il pouvait donc vivre dans le luxe et les fastes. Outre ses demeures somptueuses, les sept châteaux de Beaujon, son fameux hôtel particulier de la rue de Friedland, les fêtes qu'il donnait faisaient jaser tout Paris, en particulier ses bals masqués. Il ne faisait d'ailleurs que suivre l'exemple de ses riches contemporains, que ce fut la famille impériale ou les personnalités célèbres. Arsène Houssaye constate qu'après avoir critiqué les mœurs de l'Empire, la République versa dans les mêmes vices et les fêtes reprirent de plus belle chez les gens fortunés.

Parmi ces fêtes, deux retiennent l'attention par leur originalité. Sans suivre l'ordre chronologique, la première, celle de 1870, est toute particulière. Elle a été donnée la veille de la bataille de Champigny, au profit des blessés : « Qui le croirait ou plutôt qui ne le croirait pas ! Jamais fête ne fut plus gaie : cinq cents Parisiens, qui formaient alors le Tout Paris, vinrent voir la comédie et écouter les cantatrices »²⁴. Le buffet de l'entracte est servi par des dames célèbres dont Sarah Bernhardt. La recette est exceptionnelle. On voit qu'Arsène Houssaye sait allier amusement et générosité !

La seconde fête à mentionner est la fameuse kermesse donnée en septembre 1869, au château de Breuil. Elle a fait couler beaucoup d'encre et a donné lieu à des exagérations, selon Lemaître. Ayant gagné énormément d'argent avec *Les grandes dames*, « Un coup de fortune littéraire », dit-il, Arsène Houssaye décida d'organiser une fête en l'honneur de l'agriculture, où fut convié selon son ami Henry Pène : « Tout Paris, tout Laon, tout Saint-Quentin, tout Bruyères, tout Parfondru ». 8 000 convives dit Houssaye. Mais on a pu apprécier son goût pour l'hyperbole. Toujours est-il qu'il y eut foule. Le programme était ainsi prévu : ouverture musicale, jeux (courses à l'âne, courses de cochons, courses au sac, mât de cocagne, baptême du tropique), tombola de 1 300 lots pendant que le tourne-broche fonctionnait, numéros d'artistes, goûter à cinq heures, champagne à la nuit tombante, illuminations avec danses picardes et champenoises, feu d'artifice par Ruggieri, artificier de l'empereur, comédie parisienne pour clore la journée. Les invités de marque étaient reçus à table pour un repas de 300 à 500 couverts, selon la personne qui rapporte les faits. Ont été mangés, à l'extérieur, toujours d'après Arsène Houssaye, 150 perdreaux, 50 lièvres, 50 oies, 2 cochons, 1 bœuf, 3 chevaux, 100 canards, 50 lapins, 300 pains, et ont été bus, 800 bouteilles de Champagne, 8 pièces de vin, 4 de bière, 100 litres de punch, 50 de sirop. Il y eut quelques débordements, notamment lors de la course aux cochons. Au cours de la journée, Champfleury faillit être assommé par une oie rôtie qu'un plaisantin avait lancée dans les airs !

24. A. Houssaye, *Les Confessions*, t. IV, p. 387-389.



Le château de Breuil. Carte postale ancienne. Collection particulière.

Arsène Houssaye fut critiqué par certaines personnalités locales l'accusant d'avoir voulu montrer la voracité et la bestialité paysannes. Ses amis, son fils prirent sa défense et répliquèrent. Une polémique agita un peu les esprits pendant quelque temps. Il fut même question de duel. Un petit ouvrage intitulé *La kermesse du château de Breuil* relatant ces faits, et prenant la défense de l'écrivain, fut publié chez Dentu (1869). Finalement, le calme revint et la fête resta dans toutes les mémoires. Elle devait être reconduite l'année suivante, en 1870, mais les événements politiques compromirent ce projet.

Cette vie agitée n'empêcha nullement Arsène Houssaye d'être très actif. Grâce à Rachel, grande comédienne, dont on comprend entre les lignes qu'elle fut une amie très intime, il est sollicité en 1849, par Louis-Napoléon Bonaparte, (autre très intime de Rachel durant l'exil du prince à Londres), alors président de la République, pour être administrateur du Théâtre-Français. Ce fut une période de son existence, très mouvementée. Les comédiens d'abord ne voulaient pas de lui. Puis, finalement, ils l'acceptèrent, voyant qu'il redressait habilement et efficacement, la mauvaise situation financière de l'institution. En raison de ces querelles internes, il ne fut nommé officiellement directeur que le 27 avril 1850.

Ensuite, comme la Comédie-Française était alors sous la tutelle du ministre de l'Intérieur, il dut batailler ferme pour imposer ses méthodes et sa programmation. Au début de sa prise de fonction, d'ailleurs, Arsène Houssaye accuse les Orléanistes de manœuvrer au sein de l'Assemblée nationale contre le prince président et donc contre lui. C'est à cette époque que naît son intimité avec Morny, jusque-là très distant avec lui mais qui va vite lui accorder une amitié indéfectible. Il semble que Morny a admiré la détermination d'Houssaye à redonner tout son lustre à ce théâtre en proie à de graves difficultés.

Houssaye va pouvoir aussi compter sur l'appui d'amis fidèles comme Alexandre Dumas père, Victor Hugo. Il resta à la tête du Français de 1849 à 1856, souvent menacé de révocation, présentant souvent sa démission vite reprise, et bien décidé à parvenir à ses fins. Ses méthodes sont énergiques et novatrices : il nomme Offenbach chef d'orchestre, renouvelle le répertoire en y faisant entrer des auteurs comme Dumas, Hugo, Musset, ou Ponsard, Gozlan, Augier, moins connus de nos jours mais appréciés à l'époque. Il réintroduit, avec succès, la comédie, oubliée au profit des tragédies, en reprenant les pièces de Molière qu'il appréciait par-dessus tout. Il installe un climat de confiance et de camaraderie, absent jusque-là et traite avec la considération qu'il estime leur être due, tous les modestes employés dont le travail est nécessaire au bon fonctionnement de l'établissement. Il fait vite l'unanimité, d'autant plus qu'il organise à la perfection des petites fêtes après les spectacles. C'est lui qui suggère de redonner à la maison de Molière appelée alors Théâtre-Français, son vrai nom.

Mais la mort de Fanny le laisse désemparé et las. Il veut se consacrer à l'écriture qu'il a négligée faute de temps et terminer son *Histoire du 41^e fauteuil*. Il donne donc cette fois irrémédiablement sa démission le 1^{er} février 1856²⁵ : «La vie ne nous est pas octroyée pour faire toujours la même chose», écrit-il. Il est remplacé par M. Empis qui très vite se rend insupportable à tout le monde. Le ministre lui demande de revenir, et devant son refus lui propose le poste créé spécialement pour lui, d'inspecteur général des musées de province. Plus tard, il deviendra inspecteur général des Beaux-Arts. Des articles flatteurs paraissent sur la direction remarquable qu'il a assurée. Par exemple, Edmond About²⁶ écrit dans *l'Opinion Nationale* : «Un poète, Lamartine, avait sauvé la France du drapeau rouge, un autre poète, Arsène Houssaye, sauva la Comédie-Française de la faillite».

Abordons maintenant ce qui concerne l'écrivain et son œuvre. Il a abondamment écrit et a très bien vécu de sa plume. Ses œuvres nombreuses recouvrent tous les genres : roman, il en a écrit en quantité, dont cinq avec Jules Sandeau de 1839 à 1842, théâtre (seulement huit pièces toutefois), poésie, critique littéraire, études historiques, (avec une prédilection pour le XVII^e siècle, mais un intérêt aussi pour d'autres époques puisque son *Histoire de Léonard de Vinci* fut très apprécié en Italie et qu'il reçut de Victor-Emmanuel, la croix de commandeur de la couronne d'Italie), chroniques, articles de journaux (il a contribué à près de cent journaux et revues). Pendant plus de soixante ans, il a publié de un à trois volumes, et dans tous les formats. Il est très difficile dès lors, d'établir une bibliographie exhaustive, tant la quantité est impressionnante (à peu près 130 volumes). Lui-même dit ne plus connaître le nombre exact et les titres de ses livres, sauf un : «J'oubliais un livre, le meilleur. Celui-là a pour titre Henry Houssaye. C'est mieux encore de faire des hommes que des volumes». Il a en outre, utilisé de nombreux pseudonymes : Alfred Mousse, G de Mont-

25. A. Houssaye, *Les Confession*, t. IV, p. 304.

26. *Ibid.*, t. II, p. 321.

beyraud, Pierre Dax, René de la Ferté, Lord Pilgrin, comte d’Oz, P de Lestoile, Octave de Parisis, entre autres.

Il faut remarquer qu’il n’a appartenu à aucune école littéraire et n’a écrit sous aucune bannière, surtout celle des réalistes qu’il détestait. On peut noter cependant que comme beaucoup, il critiquait un mouvement en faisant un contresens total sur le mot «réalisme» et s’exprimait donc avec incompétence et mauvaise foi. C’est d’autant plus surprenant qu’il était capable de jugements fins et pertinents sur d’autres mouvements et sur certains auteurs.

Mais depuis l’adolescence, il se voulait avant tout poète et avait commencé à composer dans ce genre. Il avait dédié son recueil poétique, *Les sentiers perdus*, à Victor Hugo, avec un sonnet de dédicace dont voici le premier quatrain²⁷:

« Ô vous qui chantez l’hymne, accueillez la chanson
Je suis la fraîche églogue aux pieds parfumés d’herbe.
Je glane. Que glaner après votre moisson ?
Quelques bluets tombés de vos splendides gerbes..»

Et Hugo lui répond et l’encourage²⁸: « Votre sonnet vaut un poème, votre volume une bibliothèque. J’ai cru relire tour à tour Théocrite et Virgile. Je vous aime poète. Soyez toujours mon ami. » Ce qui est gentil mais ne souligne pas un talent fou : plutôt un bon sens de l’imitation. Après des difficultés à faire publier *De Profundis*, sous le nom d’Alfred Mousse, il commence sa carrière avec *La couronne de bleuets*, paru en 1835, puis *La pécheresse*, paru en 1837. Il adopte alors l’orthographe Houssaye pour son nom. *La pécheresse* le fait remarquer de Jules Janin, roi des critiques qui lui écrit : « Venez me voir ; j’ai lu de vous un livre charmant, dont je raffole ». Il est vrai que l’intrigue et le ton sont singuliers. Balzac avait lui aussi apprécié « l’originalité humoristique de ce roman », en parlant de *La couronne de bleuets*.

Mais tout cela, originalité et humour, disparaît bien vite, et les romans restent très conventionnels et stéréotypés. Un critique qualifie ses romans de «romans pour les midinettes». Sa poésie est aussi très banale et laborieuse. Son travail de chroniqueur, de journaliste et d’historien est nettement plus intéressant. *L’histoire du 41^e fauteuil de l’Académie* montre un certain talent à pasticher de grands auteurs, dont il connaît en tout cas bien l’œuvre. Tout ce qui porte sur Molière et sur le XVIII^e siècle, deux sujets qu’il connaît parfaitement, offre également de l’intérêt.

Notons que très vite, Arsène Houssaye eut recours à un secrétaire à qui il dictait ses pages. Il avoue même, un temps, en avoir eu deux, deux femmes, mais pour la bonne cause explique-t-il. Comme elles réagissent mieux que les hommes aux sentiments, il peut vérifier s’il a vu juste et si sa prose est convaincante ! Une de ces vérifications a été suivie de la naissance de la petite Geneviève !

27. *Ibid.*, t. VI, p. 323.

28. *Ibid.*

Cette œuvre a donc mal vieilli. Sa réputation n'a pas duré au-delà de son siècle. Les jugements actuels portés sur lui, quand encore on en parle, sont très sévères. Lui-même ne pensait pas connaître une gloire posthume. Avec beaucoup de lucidité, il considère que la production littéraire du XIX^e siècle est d'une telle abondance que n'en pourront émerger que les très grands auteurs, parmi lesquels il ne se range pas.

Cependant, Arsène Houssaye joua un rôle important, en littérature à son époque. Il a connu tellement de grands auteurs à qui il a ouvert les colonnes des revues qu'il possédait, il en a fait débuter tant d'autres, (par exemple Emile Zola qu'il engagea dans *l'Artiste*, pour parler de Manet qu'Arsène Houssaye voulait faire découvrir au grand public), il a tant publié, qu'il est reconnu, admiré, sollicité de toutes parts. Le 15 juillet 1844, il devint membre de la Société des gens de lettres, et le président le 31 mars 1884, jusqu'en avril 1885. En revanche, il ne fut pas admis à l'Académie française, mais se consola avec l'élection de son fils Henry.

A sa disparition, tous les journaux de Paris lui consacrent de longs et élogieux articles, tout comme *le Journal de l'Aisne* et *le Courrier de l'Aisne* d'ailleurs. Les obsèques eurent lieu le 29 février 1896, à Saint-Philippe-du-Roule, au milieu d'une grande affluence et de personnages illustres. Le président de la République, Félix Faure, était représenté par le lieutenant-colonel Menestrez. Le char disparaissait sous les couronnes de fleurs, parmi lesquelles celle de la Comédie-Française, en camélias et large de plus de deux mètres. Au cimetière du Père-Lachaise où il est enterré non loin de Musset, trois discours furent prononcés : « M. Roujon a parlé très éloquemment, au nom des Beaux-Arts, M. Jules Claretie, avec beaucoup d'émotion et de tendresse, au nom de la Comédie-Française, enfin M. Emile Zola a remarquablement exprimé les regrets des Gens de lettres », écrit Ernest Lemaître²⁹. Citons un court extrait :

« Il aura été un des derniers grands chênes de la forêt romantique, mais un chêne où les vignes folles avaient grimpé, où les roses d'une jeunesse sans fin montaient aux guirlandes. [...] Qu'il soit aimé et qu'il soit honoré pour son optimisme, pour sa croyance entêtée à la vie joyeuse et bonne, et qu'on lui élève donc un tombeau de clarté et d'allégresse, comme à un des vaillants de la race qui n'a jamais désespéré de l'amour ni de l'esprit, dans notre France embrumée et désenchantée ».

De nombreux télégrammes parviennent à son fils Henry, dont celui du maire de Bruyères : « Interprète de la population bruyéroise et du conseil municipal, je vous prie d'agrérer l'hommage de nos sincères condoléances. Vous perdez un père aimé, et Bruyères un bienfaiteur dans son illustre enfant³⁰ ».

29. E. Lemaître. *op. cit.*, p. 149-151.

30. *Ibid.*, p. 147.

Arsène Houssaye et Bruyères

Toute sa vie, Bruyères n'a cessé d'occuper son cœur. C'est à Bruyères qu'il consacre ses premiers vers³¹:

« Bruyères, doux pays de mes bruyères roses
Où ma joyeuse enfance a couru les buissons,
Où s'empourpre la vigne, où fleurissent les roses,
Mes charmantes forêts de mes bleus horizons ».

Son pays natal est rattaché tout d'abord à une image sacrée: celle de la lignée. Les paysages sont le lien assuré entre ancêtres et descendants: « Ces images des aïeux qui ont aimé et qui ont souffert avant nous forment toujours le pieux cortège invisible poétisant les chemins, les sentiers, les paysages où à notre tour, nous aimons et nous souffrons la vie³² ». Puis, le pays natal est associé au bonheur d'une jeunesse sans souci, quand, enfant et adolescent choyé et aimé, Arsène Houssaye était libre de courir dans la nature avec les polissons ou de rêver dans la solitude, lorsque la muse de la poésie a commencé à lui parler. Il évoque constamment les moulins qui ont disparu peu à peu, alors qu'ils couvraient la colline, les vallons, les forêts, les champs à la fenaison et aux moissons. Il trouve cette région originale: « Les petites Alpes de Soissons à Laon, qui vont s'étaguant de la colline à la montagne, renferment les paysages les plus variés, tantôt sur les rives de l'Aisne, tantôt dans les anfractuosités de toute cette région pittoresque presque partout boisée. Il y a peu de contrées où les révolutions du globe aient pareillement bouleversé la terre³³ » ou bien: « Bruyères est un des meilleurs pays de France, respirant l'air des forêts et des montagnes, buvant aux sources de la fontaine minérale, cultivant la vigne et le froment. On vit cent ans dans ce pays-là³⁴ ».

C'est pourquoi il y fit construire trois châteaux qui ont chacun des charmes particuliers, dit-il. Le château de La Folie-Riancourt, à côté de celui qu'il vendit à Lemaître, destiné à la chasse car proche de la forêt giboyeuse de Lavergny, qu'il occupa de 1860 à 1873. En 1880, le château de Valbon dans une vallée célèbre jusqu'à la Révolution par la chapelle de la Reine-Blanche à la source miraculeuse. Il y resta peu puis édifia un château Louis XIII à Bruyères que ses amis baptisèrent du nom de Parisis, héros des *Grandes Dames*. Mais les habitants de Bruyères n'ayant pas lu le livre l'appelèrent Château de Par-Ici ! C'est là où il écrivit ses *Confessions*.

Mais il évoque aussi son pays, directement ou indirectement, dans ses œuvres littéraires. C'est abondamment dans *La couronne de bleuets*, mais aussi par

31. *Ibid.*, p. 50.

32. A. Houssaye, *Les Confessions*, t. V, p. 21.

33. *Ibid.*, p. 23.

34. *Ibid.*, p. 37.



Le château de Valbon. Carte postale ancienne. Collection particulière.

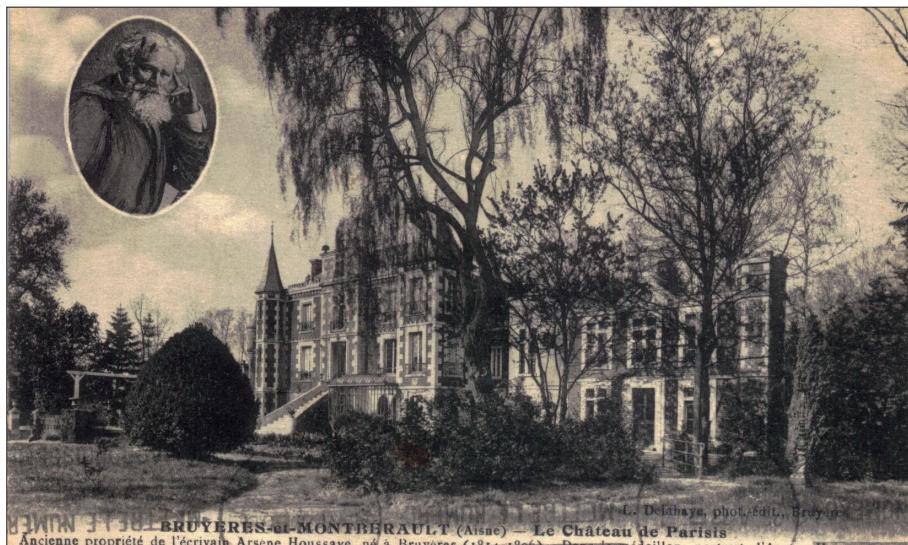
exemple, dans *Blanche et Margot*, *La guerre des violons*, *Le Toréador d'occasion*. Bruyères fut donc le phare de son existence. Dans *Voyage à ma fenêtre*, il déclare³⁵: « Il est un sauvage et doux pays perdu là-bas dans l'Ile de France, entre la Champagne et la Picardie... C'est là que j'aurais voulu vivre, vivre de temps perdu, d'amour et de liberté. » On connaît la suite : il fut irrésistiblement attiré par la capitale.

Le tome VI des *Confessions* se termine pratiquement sur l'évocation nostalgique de Bruyères. L'auteur sent sa fin approcher et il jette un vaste regard sur son existence, en méditant sur le bonheur et la fuite du temps. Il affronte la perspective de la mort avec courage. Depuis l'hiver 1895 Arsène Houssaye souffre de graves séquelles d'une bronchite et rechute dans l'hiver 1896. Il aurait souhaité passer sa convalescence à Bruyères. Mais le destin en décida autrement.

Charles Westercamp³⁶, dans sa conférence donnée le 15 décembre 1923 en hommage à l'écrivain, signale que le 29 juin 1903, la Société académique locale demanda au maire de Laon de donner le nom d'Arsène Houssaye à une rue de la ville. Le conseil municipal choisit le faubourg d'Ardon, que l'écrivain empruntait pour aller de Laon à Bruyères. Bruyères, bien sûr, a honoré l'enfant du pays, et à Paris, une rue porte également son nom, près de son fameux hôtel particulier de la rue de Friedland. Son souvenir est donc perpétué dans les deux endroits qui l'ont vu vivre. Lui qui disait sentir deux hommes en lui et qui constatait que cette dualité s'exerçait dans bien des domaines – « Je me trouve ainsi la proie de deux

35. *Op. cit.*, p. 306.

36. *Op. cit.*, p. 21.



L. Delahaye, phot.-édit., Bruyères
BRUYÈRES-ET-MONTBERAULT (Aisne) — **Le Château de Parisis**
Ancienne propriété de l'écrivain Arsène Houssaye, né à Bruyères (1813-1895). Dans le médaillon portrait d'Arsène Houssaye.

Le château de Parisis. Carte postale ancienne. Collection particulière.

autres aspirations, la vie de Paris et la vie rustique. [...] Aussi, je me trouve chez moi à Paris comme à Bruyères où je suis né» – serait comblé par ce choix.

Michèle LAJARRIGE

